

action poétique

quevedo

47

Paul-Louis Rossi
Maurice Regnaut
Pierre Lusson
Alhama Garcia
Vera Feyder
Gérard Le Gonic
Gil Jouanard
Jeanpyer Poels
Michel Ronchin
Bernard Govy
Charles Pelloux
Alain Cru
Pierre Lagrue
Jeanine Cadenat

Traduits et adaptés par Jacques Roubaud :
SALVADOR ESPRIU et GARY SNYDER

Traduits et présentés par Pierre Lartigue :
ESPAGNE : LES TOUT NOUVEAUX

GÜNTER KUNERT, KARL MICKEL, ANGEL VALENTE
Lionel Ray, François Luxereau, Charles Dobzynski, Claude Adelen.

Revue trimestrielle
LE PAVILLON
ROGER MARIA EDITEUR

La poésie doit avoir pour but la vérité pratique

47

action poétique

A Don Francisco de Quevedo : Angel Valente	1
Trois sonnets : Quevedo	6
Neufs poèmes de « Cementiri de Sinera : Salvador Espriu	12
Les tout nouveaux : Pierre Lartigue	16
Poétique : Ana Maria Moix	17
Ballade de doux Jim : Ana Maria Moix	18
Invocation à Genève : Pedro Gimferrer	21
Sept poèmes : Gary Snyder	24
Le voyage de Sainte Ursule : Paul-Louis Rossi	29
Autogrammes : Maurice Regnaut	33
Œuvre complète : Pierre Lusson	38
No answer back expected... : Alhama Garcia	39
Trois constats : Véra Feyder	43
Cinq textes : Gérard Le Gouic	47
Site : Gil Jouanard	50
Deux poèmes : Jeanpyer Poels	52
Paris-Lille : Michel Ronchin	53
Slogan délinquant : Bernard Govy	58
Trois poèmes : Charles Pelloux	58
Deux poèmes : Alain Cru	60
Vouloir dire : Pierre Lagrue	61
Poèmes : Jeanine Cadenat	62
Notes et Informations	65
Deux poèmes : Günter Kunert	72
Deux élégies : Karl Mickel	76

REDACTEUR EN CHEF : Henri Deluy - COMITE DE REDACTION : Claude Adelen, Claude Delmas, Henri Deluy, Charles Dobzynski, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Mitsou Ronat, Paul Louis Rossi, Jacques Roubaud, Elisabeth Roudinesco, Bernard Vargaftig.

ADMINISTRATEUR : Michel Ronchin

LE PAVILLON, ROGER MARIA EDITEUR, 5, rue Rollin, Paris (6^e).

DIFFUSION : Odéon Diffusion, 24, rue Racine, Paris (6^e).

**ABONNEMENT : France : 4 numéros : 30 F. Etranger : 36 F.
France : 8 numéros : 60 F. Etranger : 72 F.
Voir bulletin d'abonnement page 78.**

C. C. P. : Action Poétique, 19, rue Emile-Dubois, Paris (14^e) : 4.294.55 Paris

Gérant responsable : H. Deluy

Dépot légal : 2^e trimestre 1971

Imprimerie Corbière et Jugain, Alençon

cavan en mi vivir mi monumento

*Yo no sé quién te puso aquí, tan cerca
— alto entre los tranvías y los pajaros —
Francisco de Quevedo, de mi casa.*

*Tampoco sé qué mano
organizó en la piedra tu figura
o sufragó los gastos,
los discursos, la lápida,
la ceremonia, en fin, de tu alzamiento.*

*Porque arriba te han puesto y allí estás
y allí, sin duda alguna permaneces,
imperturbable y quieto,
Igual a cada día,
como tú nunca fuiste.*

*Bajo cada mañana
al café de la esquina,
resonante de vida,
y sorbo cuanto puedo
el día que comienza.*

*Desde aquí te contemplo en pie y en piedra,
convidado de tal piedra que nunca
bajarás cojeando
de tu propia cojera
a sentarte en la mesa que te ofrezco.*

*Arriba te dejaron
como una teoría de ti mismo
a ti, incansable autor de teorías
que nunca te sirvieron
más que para marchar como un cangrejo
en contra de tu propio pensamiento.*

*yo me pregunto qué haces
allá arriba, Francisco
de Quevedo, maestro,
amigo, padre
con quien es grato hablar,
difícil entenderse,
fácil senti lo mismo :
cómo en el aire rompen
un si y un no sus poderosas armas,
y nosotros estamos
para siempre esperando
la victoria que debe
decidir nuestra suerte.*

*Yo me pregunto si en la noche lenta,
cuando el alma desciende a ras de suelo,
caemos en la especie y reina
el sueño, te descuelgas
de tanta altura, dejas
tu máscara de piedra,
corres por la ciudad
tientas las puertas
con que el nombre defiende como puede
su secreta miseria
y vas diciendo a voces :
« Fue el soy un será, pero en el polvo
un ápice hay de amor que nunca muere. »*

*¿ o acaso has de callar
en tu piedra solemne,
enmudecer también,
caer de tus palabras,
porque el gran dedo un día
te avisara silencio ?*

*Dime que ves desde tu altura.
Pero tal vez lo mismo. Muros, campos,
solar de insolaciones. Patria. Falta
su patria a Osuna, a ti y a mi y a quien
la necesita.*

*Estamos
todos igual y en idéntico amor
podría comprenderte.*

*Hablamos
mucho de ti aquí abajo, y día a día
te miro como ahora, te saludo
en tu torre de piedra,
tan cerca de mi casa,
Francisco de Quevedo, que si grito*

*me oirás en seguida.
Ven entonces si puedes,
si estás vivo y me oyes
acude a tiempo ; corre
con tu agrío amor y tu esperanza — cojo,
mas no del lado de la vida — si eres
el mismo de otras veces.*

A DON FRANCISCO DE QUEVEDO, EN PIERRE

Ils creusent dans ma vie mon monument

Je ne sais qui t'a mis là si proche
— si haut dans les tramways et les oiseaux —
Francisco de Quevedo, de ma maison.

Je ne sais quelle main
organisa ta silhouette dans la pierre
les dépenses,
les discours, l'inscription
la cérémonie enfin de ton érection.

Car ils t'ont mis là-haut, tu es
là et sans doute aucun tu demeures
imperturbable tranquille
d'humeur égale tous les jours
comme tu n'as jamais été.

Je descends chaque matin
au café voisin
résonnant de vie
je bois tout ce que je peux
de ce jour qui commence

D'ici je te contemple, en pied, en pierre,
convive de pierre tel que jamais
tu ne descendras boitant
de ce boitement qui était le tien
pour t'asseoir à la table que j'offre

Ils t'ont laissé là-haut
comme une théorie de toi-même,
inlassable auteur de théories
qui jamais ne te servirent
qu'à marcher comme une écrevisse
à contre-courant de ta propre pensée.

tu es vivant, si tu m'entends,
viens à temps, cours
avec ton amour amer et ton espérance — boiteux
mais pas du côté de la vie — si tu es
le même qu'autrefois.

José Angel VALENTE.

[Traduction Pierre Lartigue]

ENSEÑA COMO TODAS LAS COSAS AVISAN DE LA MUERTE

Miré los muros de la patria mía,
si un tiempo fuertes, ya desmoronados,
de la carrera de la edad cansados,
por quien caduca ya su valentía.

Salíme al campo, vi que el sol bebía
los arroyos del hielo desatados ;
y del monte quejosos los ganados,
que con sombras hurtó su luz al día.

Entré en mi casa ; vi que, amancillada,
de anciana habitación era despojos ;
mi báculo, más corvo y menos fuerte ;

vencida de la edad sentí mi espada.
Y no hallé cosa en que poner los ojos
que no fuese recuerdo de la muerte.

**OU IL EST ENSEIGNE COMMENT TOUTES CHOSES
DONNENT AVIS DE LA MORT**

*J'ai regardé les murs de ma patrie,
jadis fermes, aujourd'hui tout ruineux,
et las de la carrière des années,
qui rend caduque leur vaillance.*

*Sorti aux champs, j'ai vu le soleil boire
les rivières des glaces délivrées,
et les troupeaux se plaignaient des montagnes,
dont l'ombre au jour dérobait la lumière.*

*Je suis rentré dans ma maison ; déchu,
j'ai vu qu'elle n'était que ruines de demeure ;
et mon bâton, plus courbe, était moins fort ;*

*j'ai senti mon épée vaincue par l'âge,
ne trouvant chose où poser mon regard
qui ne fût souvenance de la mort.*

(Traduction J.-F. Reille)

AMOR CONSTANTE MÁS ALLÁ DE LA MUERTE

Cerrar podrá mis ojos la postrera
sombra que me llevare el blanco día,
y podrá desatar esta alma mía
hora a su afán ansioso lisonjera ;

mas no, de esotra parte, en la ribera,
dejará la memoria, en donde ardía :
nadar sabe mi llama la agua fría,
y perder el respeto a ley severa.

Alma a quien todo un dios prisión ha sido,
venas que humor a tanto fuego han dado,
médulas que han gloriosamente ardido,

su cuerpo déjarán, no su cuidado ;
serán ceniza, mas tendrán sentido ;
polvo serán, mas polvo enamorado.

AMOUR CONSTANT AU-DELA DE LA MORT

*Elle pourra clore mes yeux, l'ultime
ombre m'ôtant la lumière du jour,
et bien pourra désamarrer cette âme
complaisante aujourd'hui à sa passion ;*

*mais point ne laissera sur ce rivage
le souvenir ardent où je brûlais ;
ma flamme sait traverser l'onde froide
et se jouer d'une sévère loi.*

*Ce cœur qui tout un Dieu eut pour prison,
ces veines qui nourrirent un tel feu,
cette moelle qui flamba en sa gloire,*

*laisseront là leur corps, non leur souci ;
cendre seront mais garderont une âme ;
poudre seront, mais poudre énamourée.*

(Traduction J.-F. Reille)

Ves con el polvo de la lid sangrienta
crecer el suelo, y acostarse el día
En la celosa y dura valentía
De aquellos toros que el amor violenta ?

¿ Noves la sangre que el manchado aliento,
y el humo que de la ancha frente envía
El toro negro, y la tenaz porfía
con que el amante corazón ostenta ?

Pues si lo ves, ó Lisi ¿ por qué admiras,
Que cuando amor enxuga mis entrañas
Y mis venas, volcán rebiento en iras ?

Son los toros capaces de sus sañas ;
y ¿ no permites cuando a Bato miras,
que yo ensordezca en blanto las montanas ?

*Vois-tu sous la poussière et le sang du combat
le sol grandir, et se coucher le jour
dans la jalouse la dure vaillance
de ces taureaux que violente l'amour ?*

*Ne vois-tu pas le sang dans le souffle taché
et la fumée qui du large front monte
du taureau noir, et cet acharnement
à déployer son grand cœur amoureux ?*

*Tu le vois, o Lisi, or pourquoi t'étonner
lorsque l'amour me sèche les entrailles,
les veines, que volcan je crève de colère ?*

*Les taureaux sont capables de telles fureurs
et tu ne permets pas couvant Bato des yeux
que je pleure et je crie à rendre les monts sourds ?*

(Traduction Jacques Coronel)

Traduits du catalan par Noëlle Boer
et Jacques Roubaud

Les trente courts poèmes du « Cementiri de Sinera » ont été composés à Barcelone entre mars 1944 et mai 1945. Ce sont les poèmes d'un triple silence (personnel, linguistique et collectif) et de la solitude, les dates de composition l'indiquent assez.

De « Cementiri de Sinera » à « la pell de Brau », la poésie de Salvador Espriu est tout entière tendue entre deux sources, unies et contradictoires : le lyrisme de la « chanson », de la canço, et l'antilyrisme de son double, le « sirventès » des troubadours ; fait non pas ici des imprécations de Peire Cardenal mais de l'argumentation et de la description éthique dont un modèle est le « sermon » de Cerveri de Girona, troubadour catalan du treizième siècle, dont Espriu est le seul aujourd'hui sans doute à pouvoir faire réentendre la parole encore neuve.

CIMETIERE DE SINERA

I

Pels rials baixa el carro
del sol, des de carenes
de fonollars i vinyes
que jo sempre recordo.
Passejaré per l'ordre
de verds xiprers immòbils
damunt la mar en calma.

*Par le lit des torrents descend la
du soleil depuis les crêtes
de fenouils et de vignes
que jamais je n'oublie
je me promènerai dans l'ordre
des verts cyprès immobiles
au-dessus de la mer calme.*

III

Sense cap nom ni símbol,
ran dels xiprers, dessota
un poc de pols sorrenca,
endurida de pluges.
O que l'oratge escampi
la cendra per les barques
i els solcs dibuixadíssims
i la llum de Sinera.
Claror d'abril, de pàtria
que mor amb mi, quan miro

els anys i el pas : viatge
al llarg de lents crepuscles.

*Sans nom propre ni symbole
au bord des cyprès sous
un peu de poussière sable
devenue dure de pluies.
O que l'orage éparpille
la cendre parmi les barques
le dessin parfait des sillons
et la lumière de Sinera.
Clarté d'avril, de patrie
qui meurt avec moi, quand je
années et chemin : voyage
au large de lents crépuscules.*

V

Pels portals de Sinera
passo captant engrunes
de vells records. Ressona
als carrers en silenci
el feble prec inútil.
Cap caritat no em llesca
el pa que jo menjava,
el temps perdut. M'esperen
tan sols, per fer-me almoïna,
fidels xiprers verdíssims.

*Par les portes de Sinera
je passe captant des miettes
de vieux souvenirs. Résonne
par les rues silencieuses
la faible prière inutile.
Aucune charité ne me coupe
de tranches du pain que j'ai mangé
ni temps perdu. M'attendent
seuls, pour me faire l'aumône
les fidèles cyprès très verts.*

VII

Arriba el raïm tendre
portat per dits benèvols
del sant màrtir de plata.
En processó tremolen
llumenetes de ciris
i acompanyen la tarda
a ben morir : viàtic
dels records de Sinera.
Per contemplar-los pujo
on el xiprer vigila.
Clarors de lluna besen
jerarquia de cimes.

*Arrive le raisin tendre
porté par les doigts bienveillants
du saint martyr en argent.
En procession tremblent
de petites lumières de cierges
accompagnant le soir
à bonne mort : viatique
des souvenirs de Sinera.
Pour les voir je monte
où le cyprès veille.
Des clartés de lune embrassent
la hiérarchie des sommets.*

VIII

Ploura. l'avía Muntala
desa el sol a l'armari
del mal temps, entre puntes

de mantellina fetes
per ditets de Sinera.
Algun ocell voldria
penetrar les difícils
presons de llum. Contemplo
serens xiprers a l'ample
jardí del meu silenci.
Passen dofins pels límits
d'aquesta mar antiga.

*Il pleuvra. Grand-mère Muntala
range le soleil dans l'armoire
du mauvais temps, entre les den-
[telles*

*de mantilles faites
par de petits doigts de Sinera.
un oiseau voudrait
pénétrer les difficiles
prisons de lumière. Je regarde
des cyprès tranquilles dans le vaste
jardin de mon silence.
Des dauphins passent aux limites
de cette mer antique.*

XII

Aloc, els boixos
a l'ombra de l'auleda.
El vent, a penes
llevat dels camps, fa moure
cada matí les fulles.

*Gatillier buis
à l'ombre des chênes-verts
le vent à peine
levé des champs fait bouger
chaque matin les feuilles.*

XIII

Quan és migdia,
a les parets s'encaïmen
ombres de nuvols.
Mur blanc d'aquell recinte,
a l'entorn del silenci.

*Quand c'est midi,
sur les murs s'immobilisent
des ombres de nuages.
Mur blanc de cette enceinte,
tout autour du silence.*

XV

Per la maresma
s'estén un fred, lentíssim
toc de campanes
Boires i grills dominen
tots els camins del vespre.

*Par la maremma
s'étend un froid, un très lent
bruit de cloches.
Brouillards et grillons dominant
tous les chemins du soir.*

XIX

els ostiaris
d'un culte antic obrien
les portes a la dansa
del santet i el diable,
entre cavalls que vénen
del mar, amb les carrosses
del mal temps.
El vent escampa
fum de tardor per marbres
de rics altars, per vinyes
on l'or és dens, i marca
amb un senyal el rostre
del qui farà la via
vers el xiprer.

*Les frères portiers
d'un culte ancien ouvraient
les portes à la danse
du petit saint et du diable
entre les chevaux venus
de la mer avec les carrosses
du mauvais temps.
Le vent diffuse
la fumée d'automne par les marbres
de riches autels les vignes
où l'or est dense marque
d'un signe le visage
de celui qui va
vers le cyprès.*

Les tout nouveaux - « la coqueluche »

Vous revenez après trois ans dans un pays vieux comme le monde, la route a grandi : elle évite les villages et sur les collines qu'elle traverse la publicité multiplie ses pneus gigantesques, ses toros Osborne. Hangars Sanders : on fait du poulet d'élevage sur les terres à blé. Les corridos de charité se donnent dans des arènes démontables ; les petites filles de Jaen se déguisent en Andalouses pour la fête avec dans leurs cheveux des fleurs en papier rouge et les gens de Burgos ont abandonné la charité pour un petit blanc qui n'est pas mal. Tout cela a-t-il un sens ? On a peine à lire dans les lignes du paysage autre chose que ce que l'on craint. Restent les livres.

José María Castellet a fait une copieuse introduction à une anthologie « nueve novísimos » neuf jeunes gens — les dates de naissance s'échelonnent entre 39 et 47 — en qui il voit, se référant à Umberto Eco, la génération du « cogito interruptus » :

« El « cogito interruptus » de esta generación se plantea a dos niveles « distintos : uno es el de la voluntad de ruptura con una lógica « sociolingüística que traduce los esquemas organizativos de una sociedad « irracional y represiva ; otro, el de una conformación mental que proviene « de la educación llamada pos-gutenbergiana, es decir, en el código « semántico de Mc Luhan, de la formación táctil de la personalidad. »

Il rappelle, dans un paragraphe antérieur intitulé « de Yvonne de Carlo a Ernesto Che Guevara » qu'en tête d'un récit : « Marius Byron », Terenci Molix en déconseillait la lecture à ceux qui étaient nés avant 1942, ces lecteurs n'ayant pas reçu dans leur formation culturelle certains éléments comme les films américains de la Fox, la métro, l'universel des années 40 et 50 ; les chansons de Conchita Piquer, Ana María González, les bandes dessinées : Superman, Flash Gordon, etc.

Cette volonté de rupture n'empêche pourtant pas de se chercher des antécédents : Eliot, Pound, Saint John Perse, Yeats, Wallace Stevens, les surréalistes français et surtout les poètes espagnols de la fin du siècle dernier : les modernistes.

Tout cela se résume en un surnom : « la coqueluche ».

A Miraflores de la Sierra des bandes d'adolescents jouent au toboggan des montagnes, plongent dans des piscines trop bleues et rient le soir autour des fontaines. Ce sont des garçons et des filles à qui le cinéma d'hiver a donné des yeux sombres — ils doivent y aller plus souvent que nous encore — et j'imagine la cheminée de leur chambre avec des reproductions de Sandro Botticelli et des posters de Che Guevara. Insolents peut-être, pleins de santé apparemment, comment ne pas être frappé par la tristesse des meilleurs d'entre eux et des « novísimos » parmi lesquels Gimferrer et Teresa Molix dont vous lirez les textes ?

Antonio Machado conseillait en 1917 aux jeunes gens qui voulaient écrire d'aller passer deux ans dans les Alpujarras. Je doute qu'il écrirait ainsi aujourd'hui mais je ne crois pas non plus à la génération post-gutenbergienne dont parle Castellet. Reste le tragique de ces enfants du Drugstore : ils veulent avaler tout cru l'ogre qui leur sourit et trouve jolies leurs dents de lait.

Pierre LARTIGUE.

Poétique

« Tous des porcs » c'est ainsi que j'ai intitulé mon premier livre. J'avais douze ans et la vague sensation que quelqu'un m'avait floué.

Mais peut-être serait-il mieux de commencer par le début. Eh bien au début j'avais deux frères Miguel et Ramon quand je me chamaillais avec l'un, l'autre m'emmenait au cinéma, et vice et versa. Miguel écrivait des poésies pour la sainte Vierge et des aventures interplanétaires. Puis il mourut et depuis lors j'ai peur de lui. A quinze ans Miguel décida d'être compositeur. Sara Montiel alors lança « el último cuplé » et je dis à mon frère le musicien que je voulais faire des chansons « Voyons voyons chante sous les ponts de la Seine ». Je commençais avec l'histoire de Robert et Mimí. Miguel ne put être compositeur : il mourut. Mais moi au bout de quelques années je me suis faite chanteuse. Sûr que les Ballades de Doux Jim auraient enchanté Miguel et il les aurait mises en musique pour que quelqu'un les chante au Festival d'Eurovision. Mon autre frère — qui maintenant ne s'appelle plus Ramon, mais Terencio — du temps de Sara Montiel et de Lilián de Celis achetait des livres de Sartre au marché aux livres de San Antonio et il les lisait en cachette de mon père — il s'appelle Jésus, il est monarchiste et sentimental — qui assurait que Sartre était la réincarnation du démon et que ses lecteurs devenaient sur le coup des esclaves au service de Satan. Un jour, à la sortie du collège, je dis à mon frère que je voulais être écrivain. Toi ? Tu ne voulais pas être trapéziste ? Oui, mais maintenant je veux être écrivain. Terencio assura que je ne serai jamais un bon écrivain parce que je n'étais pas « engagée ». Il commença à me prêter des livres de Sartre camouflés, par bonheur, dans des bandes dessinées de Rosas Blancas, Florita et Claro de luna pour que mon père ne remarque pas son prosélytisme en faveur du pouvoir de Satan. Naturellement au lieu de lire les livres, je lus les bandes dessinées. Terencio était désespéré : tu ne seras jamais un écrivain engagé, tu es perdue. Ma mère m'assurait aussi que j'étais perdue : on ne pouvait espérer rien de bon d'une fille qui lisait des livres.

Moi, en réalité, j'aimerais jouer de la trompette dans une rue sombre. Mais alors ni Miguel ni Ramon Terencio ni moi ne savions rien de la vie. Nous avons tout appris dans les livres, les bandes dessinées, les films, les chansons. Miguel mourut sans avoir eu le temps de vérifier la différence ce pourquoi je lui dédie ces poèmes qui tendent à démontrer qu'il n'y en a pas Terencio par contre a eu tout le temps pour comprendre que la différence est très mince et que — comme chante Masiel — tout dans la vie est comme une chanson, c'est pour cela que je lui dédie aussi ces poèmes.

J'ai déjà dit que ce qui me plaisait était jouer de la trompette dans une rue sombre. C'est pour cela que j'ai écrit les ballades du Doux Jim parce que je désirais un jour pouvoir jouer de la trompette dans une rue sombre. Plus tard, j'ai compris que j'avais toujours joué de la trompette dans une rue sombre.

Un homme triste son bateau : Joyeux, tel fût Jim
Doux avec moi, mais non rieur ; quel cœur !

Jim dans le parc, et sans chapeau. Oh dieu, quelle peur si c'est un
tueur. Oh Dieu quelle peine s'il part un jour comme il s'en est venu.

Il a les yeux rouges et on the sea jette un regard de traître. Serais-
tu clown ? lui demandai-je, il fit une cabriole sur le gazon. Ceci dit,
je ne suis pas une petite fille qui aurait adressé la parole à des
inconnus.

Tu as coupé des lys dans les prairies et à New York tu as tué
Johnny. Ce fut par amour : à Broadway dansait Nancy Fleur.

Ah, Doux Jim quelle consolation quand les adolescents s'éprennent
et que de carrefour en carrefour dans leur poitrine naît un cœur.

Doux Jim viendra demain
et il nous porte l'illusion

Toutes les filles ont un amour
mais Doux Jim non

Une illusion est la chimère de son cœur brisé : son bateau arrivera
au port avec le printemps et, dans les parcs des villes il chantera aux
filles des histoires : celle du prince et de la fille laide, la fleur de
Nancy, la havanaise, et Johnny le Prometteur

Toutes les filles ont un amour
mais Doux Jim, jamais

Si Jim meurt, tu pleureras toi ? demande-t-il aux femmes aux filles
des faubourgs aux bonnes aux gosses de quinze ans.

Il détache son bateau, rouge dedans, avant d'entendre oui non. Les
réponses ne l'intéressent plus. A Broadway jamais plus ne danse
Nancy Fleur

Doux Jim est une âme en peine,
mon grand amour
un comédien
un voyageur
pomponné un beau parleur
un trafiquant des cœurs
un triste amant de Nancy Fleur

Et il a un chien qui hurle à l'aube quand revient le bateau de Johnny
et de son amour.

Le temps passant on verra les visages, ceux qui crient aux carrefours
vive la révolution. On dégénère compagnons. Demandez au petit
télégraphiste s'il aime l'histoire de Rossy Brown.

Rossy partit sous la lune, une nuit
de fête chez Mister Brown. Un
cavalier l'enveloppa de sa cape
et dans ses songes l'emporta.

Puis elle revint, triste, perdue et
aux pieds de sa maman sanglota :
Je ne savais ce qu'elle me disait
cette nuit, fête de la Saint Jean,
quand je dis je suis fatiguée j'ai
sommeil, je vous verrai demain : J'ai
une blessure, un enfant mort. Jim m'a
laissé sa cape simplement. C'était
mon maître et quoi qu'on dise, Jim
jamais ne fût un brigand

Rossy sait bien et la cuisinière qu'il a trempé dans des affaires
à l'occasion : Jim revient toujours. A l'aube il chante sa chanson
aux filles qui ont les yeux noirs et douce voix :

Toutes les filles ont un amour
mais doux Jim, non.

C'est que le petit télégraphiste est amoureux et il ne sait que faire
pour que la fille de la concierge comprenne qu'il n'est pas un garçon
ordinaire.

Nancy Fleur dansera toujours
maintenant que Johnny est mort.
On ne sait où s'est enfui
le bandit qui l'assassina

Témoin, un homme au pistolet
un roi dans les bars de New York
à la fin devenu geôlier
à tout raconté dans un block

Jim, Johnny et Nancy Fleur
trois personnages d'anthologie
d'apologie
étrange histoire de terreur.

Elle avait les yeux gris
Johnny peignait des fleurs d'oranger,
Jim était doux, un rêveur.

Elle dansait toutes les nuits,
Jim la rêvait dans un bazar
entourée d'autres mannequins
qui l'adoraient pour sa candeur
C'étaient deux frères les adorateurs de Nancy Fleur

Ils allaient par les rues
tous les trois en silence
mais le cœur lui ne sait se taire, le traître.
Et Jim sut tout
Douze sonnaient au coucou

Le soleil tombait sur le trottoir
et Doux Jim vit un grand amour
dans les deux ombres de Johnny et Nancy Fleur
unies à ras de terre

A peine si la douleur brûle
quand rien ne reste au creux
d'un très vieux cœur

L'assassin a fui la justice
mais l'écho le poursuit
d'une folle illusion
qui diabolique et malicieuse
persiste à se donner raison.

Nancy était pour Jim une fleur
mais une fleur peinte jadis
par un seul amoureux
qui n'était pas Jim mais John.

« En protestant — répondit-il sincère —
on vit avec une plus grande désinvolture
mais pour bien mourir... »

palabres

il y a bien longtemps inspirées, craie sur l'ardoise vierge
vous ne vous rappelez pas, collège, en file indienne,
mais pour bien mourir, football, saint rosaire,
malgré Luther, mens in corpore, voilà le vrai,
la catholique, mère, combien de jours, premier vendredi,
tu t'es confessé, elle est plus sûre, tu t'es confessé, la catholique,
sincère.

Tu t'es confessé, c'était — malgré Luther — un corridor et au
fond

grilles ouvragées, ébène, acajou,
que sais-je, santal, chêne, noyer, pin,
bois, c'est pareil, ouvragé, baiser
sur l'étole — ou manipule ? —, sur la croix
dorée — amict, non ? — et puis après, combien de jours,
où, avec qui, pendant combien de temps, quoi,
Quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.
Malgré Luther.

Quant à Calvin

c'est bien connu, notoire, Michel Servet,
si fidèlement décrit par l'excellent Menendy y Pelayo
— tu t'es confessé ? — au tome quatre des hétérodoxes
Le Temps détruit le temps, la voix la voix, l'homme l'homme.
Le songe détruit le songe. Tout autre est le mien maintenant.
Je suis parti très loin, tout
est resté au fond, je ne sais pas, flétri, stérile.
Qui remue dans l'écume son cadavre d'enfant ?
Qui rachète au silence le passé et ses masques ?
Qui demande au miroir
une image pâlie de soi-même étranger ?
Ainsi moi, voyageur de l'oubli
j'instaurai ma démarche.

Mais tout à coup

Genève, le Léman, ruelles, antiquaires
levies, trouvaille, et puis
la cathédrale dépose ses ogives
âpre grandeur de Calvin, je sors
dans la rue, toits, fontaine,
verdeur conjurée d'un bosquet
et la rencontre.

Terrasse

Agrippa d'Aubigné.

Il était vrai ton héritage

vieux huguenot, alexandrin, magma,
torche ou verbe, épée ou prophétie.
Et c'était ton héritage vraiment, ton invective
montait coléreuse dans le limpide
midi du mois d'Août, dans cette vieille
citadelle d'hérétiques — Amiel, Rousseau, Calvin —, philistins
[et russes en exil

lances d'hermine surgeons de la pourpre outragée
Il était vrai ton héritage. Comme une plante évidente
ta foi d'ancienne souche crépitait dans l'air
psaume végétal en extase.

Il me fut donné de t'aimer

Vieil et cher Agrippa, je restitue
— ô vermine espagnole, non je ne suis pas saint Ignace —
Je restitue la voix, le jardin de mon enfance
sans spectre maintenant libre, éthéré ; pur,
Agrippa, viens avec moi,

on dirait

ce jardin silencieux de Genève
qui porte aujourd'hui ton nom

jardin de mes années

jardin de mes années qui sait
où est mon nom, Agrippa, mon souvenir,
ce que je fus alors et ce que je serai, dans quelle rue
sur quelle terrasse étroite, sur quelle plage, en quel exil
oublié, sans foi, n'est-ce pas ton histoire,
malgré Luther, où, de mon enfance au silence,
Oh jardin de mes années, ce que je suis et ce que je fus,
quelque chose m'attend, quand, Agrippa, mort,
premier vendredi, même sans me confesser,
quibus auxiliis, cur, malgré Luther,
ayez pitié de moi, mon collègue, mes vers,

aujourd'hui à Genève, je vis, tout cela est passé, écoutez-moi
on ne répond pas, il n'y a pas d'écho, où mes vertes années,
Ayez pitié de moi, je suis un homme, j'ai vécu,
Agrippa d'Aubigné, protège-moi, que ton Dieu accepte
la rose renversée de mon sang mortel.

Pedro Gimferrer (né en 1945 à Barcelone).

RIPRAP

a cobble of stone laid on steep slick rock
to make a trail for horses in the mountains

Lay down these words
before your mind like rocks
 placed solid, by hands
in choice of place, set
before the body of the mind
 in space and time:
solidity of bark, leaf, or wall
 riprap of things:
cobble of milky way,
 straying planets,
these poems, people,
 lost ponies with
dragging saddles —
 and rocky sure-foot trails
the worlds like an endless
 four-dimensional
game of GO
 ants and pebbles
in the thin loam, each rock a word
 a creek-washed stone
Granite: ingrained
 with torment of fire and weight
crystal and sediment linked hot
 all change, in thoughts
as well as things.

RIPRAP

pierres pavant le roc abrupt et glissant
pour faire une piste pour chevaux dans la montagne.

Pose ces mots
devant ta pensée comme des rocs
placés solidement, par des mains
à la recherche, établis
devant le corps de la pensée
dans le temps et l'espace :
solidité d'écorce, feuille, ou mur
sentier de choses :
pavé de la Voie lactée,
planètes loin du troupeau,
ces poèmes, gens,
poneys perdus avec
leurs selles qui traînent —
et pistes rocheuses pour pied sûr
les mondes comme une interminable
partie de **GO**
à quatre dimensions.
fourmis cailloux
dans le limon étroit chaque roc un mot
une pierre lavée par le torrent
granit : un grain fait
d'un tourment de feu et de pesanteur
cristal et sédiment liés brûlant
tout est changement les pensées
comme les choses.

APRÈS LE TRAVAIL

La cabane et quelques arbres
flottent dans le brouillard

J'enlève ta chemise
réchauffe mes mains froides
sur tes seins
tu ris et trembles
épluchant de l'ail près
du poêle brûlant

je rentre la hache le râteau
le bois

nous nous appuyerons au mur
l'un contre l'autre
la soupe bouillonnant sur le feu
pendant qu'il se fait sombre

buvant du vin.

UNE NUIT DE PRINTEMPS A SHOKOKU-JI

Ce mois de mai voici huit ans
nous marchions sous des fleurs de cerisiers
la nuit dans un verger en Oregon
tout ce que je désirais alors
est oublié maintenant sauf toi
ici dans la nuit
dans un jardin de la vieille capitale
je sens le fantôme tremblant de Yugao
je me souviens de ton corps frais
et nu sous la robe d'été en coton

UN MATIN D'AUTOMNE A SHOKOKU-JI

La nuit dernière regardant les pléiades
haleine en fumée sous la lune
mémoire amère m'étouffa
comme vomissure dans la gorge
je déroulai un sac de couchage
parmi des nattes sur le porche
sous d'épaisses étoiles d'automne.
En rêve tu m'apparus
(la troisième fois en neuf ans)
sauvage froide accusatrice
je m'éveillai honteux et furieux :
Vaines guerres du cœur.
Presque l'aube. Vénus et Jupiter.
La première fois où je les ai
jamais vues proches.

(Trois poèmes d'après Miyazawa Kenji)

INDICE DE RÉFRACTION

des sept forêts, celle-ci :
plus de lumière que sous l'eau
et vaste.
Piétinant une route trouée gelée
trous pleins de neige,
vers ces nuages de zinc ratatinés
comme un facteur mélancolique
(ou Aladin avec sa lampe)
pourquoi faut-il que je me hâte ?

LA NEIGE SUR LE MONT KURAKAKE

on ne peut compter que sur une seule chose :
la neige sur le mont Kurakake.
Les champs les bois
fondent gèlent fondent
totalement indignes de confiance.
C'est vrai, une grande tempête trouble
comme de la levure est montée aujourd'hui pourtant
la seule faible source d'espoir
reste la neige sur le mont Kurakake.

RÊVE ÉVEILLÉ EN CHEMIN

une étendue solitaire prison de poisson rare et sécheresse
le long de l'océan
franchissant col après col
champs de roseaux sauvages
je suis venu si loin seul.

somnolent sous le soleil pâle
sur le sable d'une rivière desséchée
froid dans le dos et aux épaules
quelque chose me tourmente :
je crois qu'au dernier défilé de quartz
j'ai laissé la barrière du pâturage ouverte
sans doute parce que j'étais pressé
une barrière blanche
l'ai-je fermée ou pas ?

frais ciel léger
vision de gui sur des îles flottantes de châtaigniers
couches multiples de nuages en amont
treillés de soleil frais

un gros oiseau inconnu appelle
faiblement cwork cwork

**Ursula might have escaped
torture had she accepted
To marry the chief of
Huns**

Ayez pitié...

Et sa mort fut douce et même la chair meurtrie elle
vagabondait encore par les villes et
Les eaux et si douloureux le supplice il n'effaçait
pas le rêve qui hantait ses nuits
Elle était venue quittant les rives ombreuses de
sa patrie Elle est venue vers vous
Célèbres paysages de richesses et de clarté dont
la renommée est à ce point connue qu'
Elle est en vérité sans égal... Mais qui peut
calmer l'ardeur d'un cœur troublé
Quand il s'enflamme pour une sublime cause Ah !
bien triste est celui
Qui ne connaît pas que l'ombre est toute proche
d'une clarté si grande...

(le sacrifice)

S'el vostro cor, Madonna (Livre VII)

Et voici que chante ta louange celui venu s'agenouiller
comme s'il devait mourir à tes pieds
Il chante la louange car il revoit ces collines et l'
ordre immuable des champs au feuillage bleu
Des arbres... Que l'élan brusquement se brise j'étais
venu et je m'abats *Nec taceat monumenta viae*
Oh douleur ! Quand chaque statue se reflétant dans le
ciel sans visage et le flanc déjà percé
Et démembrée quelquefois chaque statue reflète
dans le ciel imparfaite mais intacte
La dédicace ultime où chaque chose frappée dans son
éternité se trouve posée là fers
Dans les plaies démantelée mais rigide Oh paysage
saturé de gestes nobles
(et de stigmates...)

(les louanges)



Et te fixent des oiseaux de plomb gris comme agrafés à l'
azur par des clous brillants et pareils à
Des épées des arbres argentés auréolés de cette lumière
grise éperdument immobiles
Se dressent... Ah tous les traits de l'affliction ces
mains tendues ces plaies ces larmes
Les lauriers les épines ces visages tant affligés
tant affligés... Il est dit ainsi qu'
Il ne trouvera rien de ce qu'il espérait *Non ego
celari possum...* Voici donc
Que te chante celui dont tu fus séparé et tout divisé
lui même te chante et si disgracié
Celui qui ne connaît pas ton chant et que nul chant ne
peut connaître ... oh terre altière
oh...

Comme si le ciel vacant se désintéressait des objets
Hic apta iungitur arte silex car
 Il est fait d'un lit de dur gravier et l'air montant
 en spirale jusqu'à sa plus haute voûte
 Par cette hampe translucide lui offre toute chose et la
 terre entière tourne à cet instant
 Et tout l'homme et même le laboureur chante ta louange
Nam quamquam antiquae gentis superant
tibi laudes Oh grande Veuve et pourtant ton image même
 le laboureur ne peut la racheter
 Oh douleurs ! Et voici que son cœur se serre
 de ne savoir que chanter la louange
 D'un horizon étranger où s'éternisent les traces
 écaillées de cette dévotion...



Et ne peut que balbutier ton chant hélas ! devant l'
 orbe des lumières touchant seulement
 Des doigts tous ces objets inertes de la passion
 et s'il devine encore la marque des
 Sillons aucune trace définitive ne le retient plus
 et même cette fable et toute
 Son histoire tourne toute ponctuée d'éclats de verres
 et de silences et tout agenouillé
 Voici que son cœur se serre ne retenant de son
 exaltation que la louange et cet
 Autre silence plus pesant que l'oublieuse nuit trop
 de clarté oh de clarté...
 ...tant...

Ouvrir les yeux encore à cette musique en feuilles en
branches en fond de lisière et d'entre-collines

O soleil
Qui fenêtre

Mais murs mais toits mais tôles ardoises antennes tours
mais partout mais à perte

O si belle

si

était le monde

Eclatant merveillant donnant joyant
Cri
Effroyant gouffrant ténébrant tombant

C'était
Quand toi et moi
Unions

O maître enfant que voici désormais perpendiculerrant
sur ta demeure
et tu peurs plus

On a gagnait
gagne
et gagnera
On a gâchait
gâche
et gâchera
On a passait
passe

Cœur du temps
Qu'importe au corps que tu mensonges

On simple
On tendre
On juste
On comble

Cœurt son éternité

Ici prairiant
Et clartant loin
Là-bas foliant
Etant partout
L'autre parant
L'un dansant l'autre

O que dire et pour qui si je ne puis ni dans ni par que dire

Quel prairiait
Et clartait
Quel foliait
Quel était
L'un sans l'autre

Ici là-bas partout ce prédit que j'ai seul

Prairie
Clarté
Folie
Eté

O tristesse en plein cœur la détonation monde

Et le déflagrement silence

Et rien s'illune

race

reine

Et trois joueurs de jour leur nuit faisant cet une fois un
ces deux fois une en qui je trois ces mienne et mienne et mien
qu'ici j'ô line

rice

rine

O vous seuls dont je seul

La tendre assuétude des croustiques bémiolés

No answer back expected
from a long distance love
call to five definitively
aliens suddenly disturbed

MICHEL

Jour tigré d'ombres longues espace obscur étoiles
sur Tycho Brahé les équipes s'agitent et rentrent
d'un revers de froid s'installe une longue nuit lunaire
à l'écart dos au dernier instant de Soleil
vers une boule floconneuse un homme s'arrête et lève les yeux

LUCY

Emmitouffée couverte masquée du groin respiratoire
entre deux rages de vent sur Syrtis Major
elle quitte l'abri fait quelques pas comme une main glacée
la Voie Lactée lui coule dans le dos
elle frissonne et surprise elle fixe un éclat bleu

WANG

Sous Jupiter plein ciel et l'horizon hirsute à cent pas
il ne sait pourquoi d'un geste l'excavatrice apaise
au clair des bandes mouvantes le décor minéral s'ombre
d'orange et rouge il tourne la tête il baisse les yeux
et pense à son pays natal

RH+ 31 217

On lui a dit souvent les vidéo se répètent il sait
que l'étoile fixe là-bas la troisième sous la polaire Alpha
c'est le Soleil — et la seule avec autour la matrice
de terre et d'eau verte jadis ils en vinrent jadis
mais il y a très très longtemps

DE NGC 4212

Tout permet de croire
les observations confirment
que de la troisième planète de l'étoile jaune en question
depuis cinq... une étrange race essaime
contact possible le voulons amical

jeiftosp frthern tydolar apswigt

akjgytip bwiftpiotl 100 10 11 101 10 tsigtw !
hrusft juutyfget campswœet lwtlupsr
fritawi tnapffxeosh/jruyte nggoâetnis
zlo spoqguet haxwiutzr mnurtis ?

**

Bibliothèques filmothèques photothèques discothèques
magnétothèques nids à poussière carrefour à rats
ne viendront à vous que trois nostalgiques mal intégrés
(pas assez toutefois pour négliger la protection du masque)

Dans cinq ou six siècles

qui

se souviendra de nous

des traces du rythme de nos pas de nos efforts de nos victoires

des couleurs de nos mots de nos défaites aussi

elles furent si nombreuses

qui viendra rire de nos faux-pas

étudier nos coutumes disséquer nos erreurs

s'indigner de nos crimes de bonne foi perpétrés

qui ranimera la crécelle fêlée

de nos rires étranglés du filin

de la peur des espoirs à quat'sous

et le guignol violent cruel de nos actes nos orgasmes

des préjugés dermiques du foyer de nos gestes

non des objets au hasard survivant

et d'un grand tour de roue loterie privilégiée

non des choses mais du regard éclaté

au reflet du métal —

QUI

— Miroirs perdus lentilles brisées oculaires au rancart

la couleur se grise et le temps n'a plus

cours et l'image garde mal

le goût du fruit et l'odeur de la peau

A tel point que des filtres

et mémoires cristalliques et grilles aux dents longues

vous seront nécessaires et des notes

comme un pavé au bas des pages et une tonne de lexiques

si vous pensez à nous

(Faites-vous une raison : vous vous noierez

ou vous serez injustes à jamais vous échappe

ce qui n'entre en codes salted skin & honey

vous ne saurez jamais ce qui pour nous importe)

Vengeance de minables et victoire d'entravés

vous rendre opaque ce que nous savons dire

et n'osons davantage à si peu d'importance

mais nous craignons votre regard aigu et votre

indifférence et refusons votre indulgence

Du flot nul ne revient et rien non plus surnage
vous jugerez sur pièces et vous aurez raison
vous nous condamnerez et vous n'aurez pas tort
Vous verrez mieux que nous quelles furent nos erreurs
ne nous en veuillez pas d'avoir eu le nez dessus

S'il est encore d'humeur (à vous d'y prendre garde
et peut-être ne laisserons-nous aucune envie de rire)
souvenez-vous que parfois nous fûmes risibles
savez-vous

Et souvent attristants car rien ne justifie
ce désir de durer — et nos paroles déjà
virent à l'opaque à peine dites furent-elles ah ah
Je vous parle en clair ! Hé ! Vous m'entendez ?
Eh là-bas ! M'entendez-vous ? M'entendez-vous...

« La parole est violence et désordre seul le silence
est amour mais l'amour est affaire de publicité et
à la limite c'est du vent — don't say no, Beam-of-Light ! »
disait un jeune bavard crispé sur l'eau courante

Ne nous en veuillez pas si fûmes idiots cela vint
de naissance je sais bien ce n'est pas une excuse
si fûmes ce qu'aujourd'hui vous méprisez
souvenez-vous aussi
parmi les imbéciles les paresseux
les culs-de-jatte par vocation
les assassins par faiblesse
les barbelés les closes les aigris
les sans-espoir les sans-souci les sam-suffit
les ralentis les impuissants les méchants les coléreux
les saouls de bêtise les affamés rasoir en main
dévorant le doigt levé leurs couilles encore tièdes
les aveugles les nocturnes les porc-épics les poissons-lune
les manchots de nous-mêmes

Il y eut ceux qui crurent en vous
(oh trois chats deux souris les autres copulant
sans la moindre avant-pensée)
et qui du fond de leur mélasse
sachant ce qu'ils laissaient et dans quel état les lieux
vous plainquirent — un peu

Si de vos malheurs coupables sommes
c'est sûr
laissez-nous l'illusion que des bonheurs aussi — un peu
pas davantage et qu'en fin de compte et bilan hop-là
ne fûmes pas toujours aussi inutiles qu'il semble
Et si nuisibles
il y eut parmi les fauves les rats d'égout inclus
des bêtes mal à l'aise
regardant les étoiles

Maigre consolation pour nos vieux jours
de baves et redites
et ce passif lourd comme naine noire
mais ce présent est si dur
si âpre
Si mal foutu vraiment
qu'il est vital de croire doux de rêver de savoir
que demain chez vous tout ira mieux
aurez libéré les oiseaux et fermé la chasse à l'homme
Mâché les nœuds de chanvre
et surtout
guéri la connerie (ce fut la plaie
du siècle à jamais la plus mortelle)

Hasard maudit hasard
pourquoi réveiller aujourd'hui justement cette perruche éperdue
qui ne demandait rien
et n'a pas les yeux pour voir ?



Alors un jour si vous avez le temps
au défaut du souffle au moment arrêté
au pli de l'ironie toi Michel sur Tycho-Brahé
ne te hâte pas de rejoindre les tiens

Toi Lucy à la frange venteuse de Syrtis Major
écoute un mort te parle
il ne reste de lui rien de si longtemps
que sa poussière n'a plus forme ni mémoire

Et toi Wang sous Jupiter tournante
qui sais l'écheveau de fils de quel berceau
à quelle chanson tressée
tu balanças tes jours

Et vous les inconnus exilés volontaires
d'un système décentré
les enfants du Centaure
et vous peut-être qui sait

Amis — amis ! — de Magellan
frères en vie d'une galaxie frontière
vous tous à venir tendez l'esprit
un jour si vous avez le temps

Vers une boule jaune et bleue où depuis nous plus rien ne bouge

SÓN MỸ

Ici l'aube

n'a pas son pareil pour dormir, ni la boue pour s'étendre : le rouge y tient en terre ses caillots : rouille ou grenat, brasier ou cendre — braisiers venus de bras que partout l'on relève, torpillés sur leurs poings — le corps ailleurs, ventre lointain où nulle main contre douleur ne se sera portée.

Ici la mort

ventila tant d'acides que les bouches bécront à jamais aux étoiles, sans oiseaux duveteux, ni fleurs aux mentonnières, et le frangipanier qui fredonnait au mur sa plainte buissonnière a fondu son tracé au grésil suffocant — à qui rêvait de palme ce sera la dernière.

Napalm

sur fond de peau, il courait ce danseur, du vermillon au front, les chairs entre les os blanchies, déversant de son sang comme limaille grise (une tension si haute était passée par là) sur l'enfant-bot noirci la tête entre les jambes. Mères ! ce ne sont plus vos fils, on les a trop battus ! Les cris ne sont qu'haleine et les yeux que résine quand on les a troués.

Fumée !

là-bas il y eut un village, une marmite sur un feu, des corps près de leur peau, une vie dans la vie et l'enfant dans un arbre. On respirait ce vent bridé qui allonge les yeux et pourfend le sourire là où le chant l'étire ! On nageait : moins d'eau et plus de ciel — on y passait les doigts, silencieux et encore porteurs d'ongles, et la lune aux lunules battait de son cil bleu la cadence des signes.

Maintenant

il n'est plus que de couteaux plantés, de rêves à cran d'arrêt pour immoler la faim, d'oreillers de fer blanc où les gorges tranchées taisent toujours le mot que l'acier a vrillé ! Maintenant si légers qu'il nous faut repartir, bois sec au front, un peu de riz jauni entre les dents, la mort sans armes ni bagages sur nos brisées, sans flammes où nous serons fêtés à l'arrivée, sans fanfares aux oreilles tombées, sans lits aux reins dissous,

le matin vient —
ceux qui l'ont respiré mourront demain.

CHUTE LIBRE

Tout sera difficile, mal venu.

De partout grâce retombera — chaleur portée, confins du bruit.

L'escalier multipliera ses marches,
l'avenue son trottoir, le fleuve ses dérives
— y entrer, s'y couler ne sera pas bien long.

A peine si la maison
tremblera sur ses bases, l'espace d'un remous — le corps n'y prendra
garde : il ne brise dans l'eau que du pont l'ombre arquée d'où s'est
précipité.

A peine égratigné,
on le verra flotter, ramer, perdre ses bras, applaudir sans éclat la nuit
parée, le ciel fuyant débrillé des rafales où les chiens sont perdus,
fouettés et rendus aux averses à la ponction des nues.

Partout grâce retombera.

Bombe et soleil mutés des poings.

Et chemise sur peau d'où le sang rentrera
battre tambour aux tempes et silence aux abois.

*Voyance aura déçu
parole non reçue
rumeur non parvenue*

Lettre si l'apportez : encre en sera brouillé !

L'œil ne blanchira plus qu'aux lunes ses portails : nul chacal y hurlant
n'y trouvera pitance, nul chat-huant sa nuit.

Voici :
toute eau descend, entre lèvres, son cri, le baillonne à ses rives, le
repose en son lit. N'y bouge que sa plainte : ce rêve a trop dormi,
a trop perdu de sang : la drague le prendra, grenaille s'y fera, mortier
l'y scellera qu'empreinte figera.

*ira s'amenuisant
fuselée des brouillards
la mer en écharpe à sa suite
prise par bruit
— soutiers rameurs
crochetant maille à maille
la vague à son écume
le trirème à sa voile
si trésor il y avait !*

Molle la neige ira durcir entre cœur et branchies : tant de corps mouilleront en ce port, tiendront la barre en ce destin que tempête venue il n'en restera rien.

Mais que reste à croquer à Brighton un rocher, à mater sous les planches le chahut du *bingo* décimé par les vagues — la falaise phtisique où le vent marche droit — un soleil à venir dont on ne reviendra, une pluie si bien faite qu'elle coule de partout, un manoir si tranquille où le thé fumera, une prairie si bleue que le vert y mourra à midi calciné, un ponton une enclume, battus l'un d'eau l'autre de fer, une branche à tomber dans le ravin du bois, une ombre à s'étirer là où le chemin prend son essor vers la mer, un baiser qui attend que soient levées les fièvres — les matins mis à nu au débouché des aubes. Saül dans la maison, l'hiver dont il advint, la peur qui le précède,

il se peut que j'attende
— que le pont d'aujourd'hui soit remis à demain.

18

me taire
comme la ramure vocale
d'un arbre écuissé ;
des amériques du vent
parler moins haut
ne plus froisser
les voyelles du temps d'hier
un hanneton vernit les mots ;
saurai-je me laver
aux liqueurs de joie
à l'eau d'hydromel ?
se taire et prendre
missel de miséreux
pèlerine de glèbe
puis à reculons descendre
vers un avenir polaire ;

25

hachent les pluies
la manche du M'Bomou
enveloppant comme cendres
le corps d'une femme
d'une veuve en novembre ;
luisance nègre
comme épiderme de l'huile
comme péritoine de glaise
comme coque de granit
qu'entament les ressacs ;

et craille la mort alentour
 dans son ciré de corneille,
 qui chevauche la géométrie
 des pignons du vent
 la peut lire comme fourmis
 et comme mille-pattes
 sur le plastron des solfèges,
 qui descend au fil des drogues
 jusqu'aux embouchures de l'empoisonnement
 où la salive le chanvre et les pipes
 interrompent tout balancement
 la peut éperonner
 puis remonter au sang libre ;

des matelots cueillent des filles d'ouest
 les second-mâtres forcent l'ivresse
 de la bière et des avenir blonds ;
 et par le truchement du ressac
 j'entends l'épuisement du fleuve
 l'écartèlement de ses fibres
 l'éboulement de ses lèvres-rives
 les fêlures de la lumière à rebrousse-voiles ;
 la rouille filtre par ses molaires
 l'eau menstruelle des arrière-provinces
 les vomissures de la montagne proche
 le morcellement de la marée
 les brisures de la vague
 les effilochures de la pluie ;
 se nouer aux dorures de l'écume ;

j'entends les guerres et des orgues
le dernier râle de la Mer Morte
je mesure la floraison grise
des nuages, l'immobilité des lagunes
comme sous glaces prises
un vol de perroquet comme une mitraille
des échassiers longs comme un vitrail
j'écoute encor la coulée du plaisir
du plaisir la coulée et l'étranglement
j'écoute l'érosion
des veilles sur les second-mâîtres
qui ne reçoivent plus des femmes que vêpres ;

(Extraits de 90 textes, à paraître)

Belle campagne en chant de cygne.

**Il fait si soir sur ce pays
que l'œil du passant s'entre-clôt.**

**Ce pays abrita des roches,
ce pays abrita de l'air,
ce pays abrita des hommes.**

Ce pays abrita des hommes.

**Oubliez donc le guide,
s'il vous plaît.**

L'herbe a repoussé dru sur le front d'Attila

**Fraicheur
c'est sous la faux
qu'elle s'unit au feu
la lueur verte
l'herbe
qui mange à ciel ouvert
la trace des chevaux
de la horde historique**

**La stèle ne sera
sous les dents du mouton
qu'une arête un peu dure**

**L'herbe sans un effort
reconquiert le terrain
qu'elle a cédé la veille**

**Appelant de l'éclair
et berceau de la source
c'est elle qui aura
sur la tombe du khan
l'essentiel dernier mot
droite dans la clarté**

PRENDRE VIE

Chacun sans cesse débarde la toison vireuse du brasero de la révulsion grise — chacun sans cesse, juré du dépaysement, altère la braise esclave, caravanière, génésique — chacun sans cesse cautérise les algues éventrées du cambrioleur des gaves blancs — chacun sans cesse, entrebâillant la perspective d'une syncope hauturière, guée l'angle abstracteur, tirillé, provisoire — chacun sans cesse, au-delà de l'érosion traquée, essaim de lèvres de lézards, s'opiniâtre — un mirador commode escarpe le silence qui meut ses carabes tailleurs, dévoués — sans cesse sans cesse la transhumance des proues...

VENTOLIER

L'apprenti ventolier écrête, inaccoutumé à la fourche dragonne et affranchie, les brisées d'un ventre à seigles froids. Rôle forestier, rôle d'huile du meulard boréal. Traque faisant, la croisée d'eau de bure le délecte ; écrétant encore, l'absorbe, délusoire croissant.

Pendant que son tourment gemme sur les seigles froids du dégât fondamental, tatoué, meneur, lui, Jacques tardif, se corrige litière en déclive.

Paris-Lille :
9 h 54 — via Creil, Amiens, Arras, Douai.
Au téléphone,
— dans le sous-sol d'un café,
course des néons, l'esprit vacille
sous les carreaux blancs de l'hygiène —,
la voix du préposé aux renseignements,
une femme, Gare du Nord,
est neutre dans l'amabilité :
fatiguée.

Rumeurs noires, rumeurs rouges, rumeurs vertes :
New York m'appelle,
Pékin remue,
Bogota m'invite,
Moscou m'enchante,
Berlin transit.

Les ailes de mon imagination
ont du plomb
pour me porter dans le monde
quand il s'agit de payer.
Et l'homme sidéral
ne vivra pas autrement que l'homme terrestre,
seule la vitesse
s'ajoutera à sa durée.

Je vais à Lille
ce lundi 2 février 1970
en 2^e classe,
bondée.
Avant, j'aurai suivi
l'autobus, usé-usure,
le Réseau Express Régional, mon luxe ;
le métro
et sa publicité putain.

Je possède les villes
quand les rues me sont une supplication.
L'amour s'absente
et l'écriture ne s'arrête pas.

Dans le hall de la gare
— stries noires des rails —
je me sens comme le phœtus
qui se libère sur un sexe pileux.

L'annonce de la speakerine
m'est une avance de réalité
et mon souffle gagne
au rythme de la machine,
sur Paris qui se dilue
dans le désordre de sa banlieue.

le prolétariat, principal créa-
teur de valeur, forme le cœur de la
classe ouvrière ;

XIX^e CONGRES
du Parti Communiste Français
4 au 8 février 1970 à Nanterre

Au passage du rêve
mon enfant me regarde.
L'espace s'évide
sur un amour perdu.

Le caténaire touche le ciel,
les fils du téléphone jonchent l'herbe
et grimpent à la vitesse du train.
Les yeux ne voient pas,
brouillard,
seules les mains,
sur le miroir de la vitre,
affleurent les paysages.

J'invente une musique
qui touche à mon corps.
Je vis au rythme des échos insonores
et de mon enfant qui sommeille.

Dans la percée des nuages,
un canal gris,
asservi sous le vent,
boit aux racines du soleil,
œil rond sur la vitre
qui s'éloigne dans les arbres.

Au milieu de la campagne,
un homme et une femme,
arrachés à la terre,
chassent la peine de leurs corps.

Poussière et charbon,
des mineurs remontent les coronas,
sur un fond de carnaval
et de chants ludiques.

Je cherche les idées nouvelles
entraîné par les images, les mots, les sons,
retenant mon enfant
qui poursuit son rêve dans mes bras.

Le souffle s'épuise
aux derniers heurts de la machine,
après le paysage immobile
d'une banlieue qui s'étire.

Je cherche ma valise.
J'évite les soupçons du contrôleur.
Mon fils parle sans geste.

Le désespoir est au bout de l'abîme.

Les fleurs de la ville s'épanouissent en pétales
D'épaves et de gravas
On y voit des sourires décomposés
Et de temps en temps une aile de riche court vers un abîme de
[satiété

Il règle une dernière fois l'ordonnance de son suicide
S'en va par le pont
Où un grand plafond tombe majestueusement
Sur un cadavre de cercueil
Enfin telle un boulet la pitié
va mutiler le visage de la jeunesse
Qui souriait parfois
Et qui gronde sous les coups du sort et de la police

Un matin un homme sortira d'un égout
Il allumera une éponge morte
Et la précipitant dans le marais qu'il surplombe
Il rira sous les rafales
Dernier enfin
Dernier des autres

Glacis

Les rayons de lune n'existent pas
Je marche sur le port
A deux pas de l'eau des squelettes
La tête relevée par des piles de journaux
Me regardent en ricanant
Aux terrasses des cafés il y a des libellules
qui remuent inlassablement
De longues cuillères vertes
Avec un crissement errant

Au bout de la jetée on vend à la criée
Des pierres tombales
En granit français et étranger

Ici on peut mourir par inattention

Sous le ciel noir
Des forains éblouis
Oblitèrent la lune avec de petits disques d'aluminium
Une chenille se referme sur des filles aux longues jambes
Leurs seins éclatent dans leurs robes

Je vous conseille arbitrairement
De devenir une pierre

Abonnez-vous !

(bulletin d'abonnement en fin de numéro)

A l'aube sur ta bouche
Un cheval s'endort
Je lis dans les yeux des tueurs
Les arbres saignent à Vaugirard
Mes mains sous l'écorce qui craque
Au loin très loin de l'Equarrie
Où vont mes chevaux de halage
Il y a du sang sur les nuages.



L'auvent sur l'aire
L'aimant jardin
Le beau site en aval
L'anse au rivage amer
Le manteau de la neige ouvert jusqu'au ciel
Le village orientable
Au monument mirage de triomphe
Tout en haut d'une rue bleue nue.

Le jour le plus long

Je me souviens Cléo
C'était le jour du merle
La nuit des feux sur la colline
C'était le jour de la Saint-Jean
La nuit des dons et des offrandes
Le jour des entrailles à jamais maudit
L'attente ma Florence
Cybèle Calibane
La pitié mon jardin
L'annonce à la femme parfaite
Cernes et volcans
Quelques coups de crayon pour te croquer
Quelques coups de rayons pour te faire craquer
Ma déjà noire ensoleillée.

Cette étrange croyance d'agir en te nommant, dans mes consciences
aussi diverses que la nature des plaines et leur crépuscule envahisseur
Etrange croyance en vérité

Univers aux ultimes degrés, en arrière-cœur de toute saison : que nos
yeux prennent. Des yeux, sans plus. Pour refaire d'éternelles prairies
où le vert redevient chaud dans un chuintement de haies troubles tel
ce ressac équilibré des herbes tranquilles
Du sang, tout au plus

• • •

Calme bien clos, élargi à tous vents, dans la courbure des fougères
et des fleurs jaunes. La grisaille des troncs — paysage de Buffet —
appelle des gaietés de haies vives et enfeuillées, dans ce désert de
tracteurs lointains.

Dans ce désert vide et parsemé, lambeau tout vert, de croassements
narquois, d'alouettes indécélables, dans cet élan d'air vaste, mêlé,
il y a comme une antique légende imprécise et toute son exigence
de rude tranquillité, comme un chant de sirène au hasard des herbes
inconnues, près des souches bizarres. Il y a tant de fausse innocence
sur cette terre grasse, épaisse, tiède et son ciel enfin visible : contem-
pler serait parfois revivre comme cette autre vie jamais atteinte au
travers des variations jour à jour au milieu de la dernière prairie.

J'ai forgé des mots avant de te connaître
Je te les ai appris
J'ai refait mon langage parce que je me suis refait
 Tu m'as retrouvé
J'étais loin, pas plus qu'à l'abandon
 Des valeurs découvertes mais épuisées
Mes mots, je les ai repris pour te les dire
 Et voici que tu n'entends pas.
Mes mots sont loin maintenant de moi
 Et tu n'entends pas.
Ce ne serait pas un cri, ni même un chant, je le sais
Ce serait la parole sans dissonance, sûre et forte
Qui t'enseignerait à vivre selon ces rites
Que j'ai fabriqués à coup d'erreurs reconnues
La parole que je ne sais pas rendre audible
Oh comme il va falloir que tu m'écoutes.

Unique

Son âme aurait l'inaccessible fluidité des
 femmes
Son rêve prendrait la forme indécise des
 nuages
Son regard échapperait à toute invitation du
 cœur
Sa peau tremblerait au seul désir des
 eaux profondes
Sa volonté durerait au moins le temps d'un
 caprice
Je la rencontrerais sans souffrir avec la confiance et l'espoir des
 Anciens Maîtres

rêve somptueux, rêve gonflé de mousseline
crêpe crispé sur la molle poitrine
tremblante chair élancée sur les seins, aspirée dans les reins,
épanouie sur les hanches, effilée aux mollets, édentée au bout
des pieds, ces pieds vertigineux qui posent ta beauté partout
et nulle part...



balancement croisé par la pupille
démon creusé sur la ride
par la pulpe du sel déposé par le vent
sable, désert de feu plombés de soleil
je vous propose une valse immortelle



pas besoin de la verge sanguine et de ce lit défait ;
pas besoin de ce dard planté dans la chair vive
aux multiples reflets ;
pas besoin de ce pic pour éclater la peau.
je transporte mes rêves et couvre ton corps nu,
je flotte dans des nimbes, même aux cieux, disparues,
asile de lumière aux viriles splendeurs,
j'écarte les ténèbres et transporte l'ardeur
au fond de ton regard et au coin de tes lèvres,
et prononce ton nom comme on brode une étoile ;
pour parler, je souris,
et j'alme, en pleurant...



le langage s'empale sur du vide ; usure des mots ;



tu te tranches la tête à coups de ciseaux ;
tu attrapes la tête tombée en morceaux,
tu colles la tête sur le dos



désaccord entre la main hasardeuse et la pensée, fragile.



pédale en l'air, la tête sur le macadam.



dis-moi que les prisons fossiles sont décapitées.



l'orgie des passions a arraché l'inconscient ;



plante ton œil dans le mien



par méandres, la vie
peau limée sur ton squelette froid ;



dans les silences infinis, les mots chavirent sur des creux ;



le désespoir d'un autre monde reprend des droits sans lendemain ;

action poétique

Septembre 1971 - n° 48 : Malakowsky et les futurismes, avec la participation de Claude Fréoux, Léon Robel, Vladimir Pozner, Antoine Vitez... Des manifestes, des documents inédits en français — Suite Brecht — Chronique à suivre III : Paul-Louis Rossi. Poèmes de Lionel Ray, Alain Lance, Claude Adélen, Henri Deluy...

Comme tu le sais, je voulais rédiger pour Action Poétique deux notes de lecture, au sujet d'un livre de Jean Ristat et du premier recueil de Marc Delouze. Au lieu de cela, et parce que le principe des notes de lecture ne me convainc pas, voici jetées un peu au hasard de cette correspondance les raisons pour lesquelles j'estime nécessaire d'être particulièrement attentif à ces deux œuvres.

A première vue Souvenirs de la maison des mots (1) de Marc Delouze apparaît un livre grêle, fragile, hésitant. C'est justement ce qui m'attache ; le tremblement de ce qui s'y trouve modulé étonne. Il y a là une tension discrète et sûre par quoi on « avance sur la pointe des mots » avec l'impression d'être constamment amené sur un seuil, une frontière, un « entre deux », devinant une forme toujours sur le point de se défaire ou encore de surgir et de se solidifier comme s'il y avait un « autre côté » (expression fréquente dans le texte de Delouze) des choses, des événements, des mots. Bref, une poésie des limites, entre oubli et mémoire, entre présence et absence. Un dévoilement après l'effleurement, le toucher de l'imaginaire ou l'irréalité du plus précis. On passe de la transparence à l'énigme et les signes s'inversent « de la forme de l'ombre à l'ombre de la forme ». Quel est le sens ? La question vaut-elle d'être posée ? J'aime cette hésitation des traces, et qu'on soit conduit à faire confiance à l'improbable, ou à la question qui ne se prête à d'autre réponse qu'à sa formulation même. Il y a des exigences précises dans cet effort de l'écriture qui défriche le poème à faire, procédant par échos, reprises, approches, appels de mot à mot, par une sorte de reptation, mesurant l'espace de la page, le dévorant peu à peu, sur un parcours qui se corrige sans cesse vers des conquêtes toujours différées, un « impossible rendez-vous ». On assiste ici à la naissance d'une écriture, elle se confond avec cette « naissance de l'homme » dont parle Aragon dans sa préface.

Quant au livre de Ristat, Du coup d'état en littérature suivi d'exemples tirés de la Bible et des Auteurs anciens (1), j'ai beaucoup moins le goût d'en parler que de le relire. Texte exemplaire (Je souligne : exemplaire) où je relèverai ceci :

« Jadis le dernier grec me visita il
Ne reste plus qu'à mimer... »

Juste pour que l'on prenne garde à ce dernier mot en fonction de quoi l'ensemble se donne à lire.

Pardon de m'en tenir à ces brèves indications. Je me permettrai maintenant de te proposer un nouvel ordre des choses pour notre revue : la suppression totale des notes de lecture dans Action Poétique (qui donc les lit ?), la place entière dans chaque numéro réservée à la publication de poèmes à laquelle pourrait s'adjoindre l'analyse approfondie, développée sur une dizaine de pages d'un livre de textes poétiques, le tout suivi d'une courte information signalant sans commentaires les titres de quelques-uns des meilleurs recueils parus dans le trimestre. Nos lecteurs seraient-ils de cet avis ?

(1) Précédé de Par manière de testament d'Aragon (Editeurs français réunis, collection Petite sirène).

(1) Gallimard (collection Le Chemin).

Notes et Informations

JACQUES ROUBAUD, *Mono no aware*. Le sentiment des choses, cent quarante trois poèmes empruntés au japonais. Gallimard.

Depuis la découverte d'un petit volume d'Hokusai par Bracquemont, l'ouverture de la boutique d'objets japonais de Madame Desoye sous les arcades de la rue de Rivoli en 1862, notre regard s'est habitué aux formes d'extrême orient et la ligne japonaise est entrée dans notre peinture quand Van Gogh a vu la Provence. Si les marais du pays de Retz avec leurs carrelets et leurs appontements nous semblent aujourd'hui un fragment de Chine, un paysage de Zao Wou Ki, Gérard de Nerval ne voyait pas autrement Amsterdam, « ses hauts clochers ouvragés comme les pions d'un échiquier chinois », Saardam et Broët : « Le pavé se compose simplement de tuiles vernies, sur lesquelles on répand du sable blanc, dont la disposition forme des dessins ». Une rue peut-elle à ce point ressembler à un jardin zen ?

Mademoiselle Gautier, Mallarmé, Claudel surtout par ses merveilleuses « cent phrases pour éventails » témoignent d'une familiarité croissante avec une écriture lointaine :

« Dans
la
lune
morte

il y a
un lapin
vivant ! »

N

OUS

fermons les yeux
' et la Rose dit
c'est
moi

Et sous un titre qui pourrait curieusement servir à cette note, « Pour vivre ici » les Haï-Kais furent une des premières formes de la poésie d'Eluard. L'intérêt pour cet art du « oh ! » ne faiblit pas : sous peu les Ternaires de Maurice Regnaut paraîtront, dont les lecteurs d'« Action Poétique » connaissent quelques vers (numéro 37). Le livre de Jacques Roubaud ne relève donc en rien d'un goût pour l'étrangeté, il ne devrait pas étonner de cette manière puisqu'il se situe dans ce que nous pouvons appeler une tradition française. Il est possible en effet que ces recherches répondent ici à un besoin profond : notre écriture poétique oscille entre un discours étincelant, beau dans son étendue, sa foison et la pièce close qui appelle à la relecture d'elle-même, à la découverte de la multiplicité de ses pouvoirs et de ses sens. Comment ne pas rêver une forme qui échapperait à ce dilemme ancien ? Les Tankas du Manyōshū n'aident-ils pas à dénouer l'écriture ?

mon cœur a mal
comme si un poulain
courait sur des pierres
o la maison
de mon amour !

La beauté de ce texte ne tient ni à une architecture réthorique ni au surcodage complexe de ses éléments mais à une subtilité musicale qui ne ressemblerait à rien de ce qui s'est écrit en occident si nous n'avions les strophes de Manrique où le mot semble toujours tenu en suspens par le rythme rompu, le tressage inaccoutumé des rimes et les échos intérieurs au vers

nuestras vidas son los rios
que van a dar en la mar
que es el morir
.....

nos vies sont les fleuves
qui vont donner dans la mer
qu'est mourir
.....

Alli van los señorios
derechos a se acabar
y consumir
.....

Là vont les seigneureries
tout droit se consumer
et finir

Une seule image, un seul sens, un seul trait animé. Jacques Roubaud traduit du Prince Yuge ces vers.

avec un mouvement
de grands bateaux
sur leur ancre
à la fin j'ai été usé par l'amour
à cause d'une enfant d'homme

Puisque nous avons glissé vers l'Espagne où la copla n'est pas un art de nostalgie mais celui de l'émotion pathétique : art du « Ay ! » plus que du « Oh ! » Je ne puis m'empêcher de rapprocher la fin d'un poème d'Hitomaro :

« feuilles rouges qui tombez
un moment au moins
cessez de voler confusément
que je puisse voir sa maison »

de quatre vers chantés par une gitane de Séville à la mort d'Ignacio Sanchez Mejías :

Estrellitas de la noche
Dejad me pasar el puente
quiero ver a Ignacio
que está de cuerpo presente

Petites étoiles de la nuit
Laissez-moi passer le pont

.....

Mêler Manrique et la copla, cette subtilité même de l'art et le coup droit au cœur est le rêve du Haï-ku. Pourtant ce livre n'est pas uniquement fait de poèmes courts et notre préférence va peut-être encore à ces sortes d'élégies où excelle Hitomaro, tout particulièrement celle écrite à l'époque de « l'enterrement temporaire de la princesse Asuka à Kinoe » :

On a construit un pont de pierres
dans les hautes eaux
de la rivière Asuka...

Au couple, Prince, Princesse, répondent d'autres couples : — Pont de pierre, pont de bois — hautes eaux, basses eaux — palais du matin, palais du soir — printemps, automne — et le couple — algues, tresses d'herbes — vu dans la rivière, est enfin utilisé quelques vers plus loin pour une évocation du Prince et de la Princesse endormis :

(contre lui vous reposez
mêlés comme les tresses d'herbe
dormant ensemble
beaux comme les algues
debout)

Tout, dans le paysage et dans le temps, apparaît double pour que le poème où l'eau coule emportant le reflet du couple aux manches fines attachées suscite le souvenir d'une promenade lente, d'une cérémonie naturelle, mais l'enchaînement de ces thèmes ne serait pas aussi fortement ressenti si d'autres n'étaient introduits dans le poème avec plus de liberté : « oiseaux légers », « oiseau du matin », « canard mandarin », « oies sauvages »... qui donnent de l'air à la rêverie.

Pourquoi de l'air ?

Poèmes pour *vivre ici*. La conclusion de Claude Roy est pertinente : « On ne sait plus qui dit « je » dans ces poèmes : est-ce un Japonais d'il y a mille ans qui rêve de Jacques Roubaud ? Ou Jacques Roubaud d'aujourd'hui qui rêve un Japonais d'il y a mille ans ? »

Il y a outrecuidance à prétendre que l'extrême orient nous était familier : on ne fait pas si facilement entrer son ignorance dans sa poche ; grâce à ce livre du moins nous n'avons jamais été aussi près de comprendre un peu le Japon et — « est-ce cela vraiment qu'il faut dire ? » le chemin du poème aujourd'hui.

Pierre LARTIGUE.

GUILLEVIC : *Encoches* (collection petite sirène, Editeurs Français Réunis).
— Parol (Gallimard).

Etre à toujours creuser
Un tunnel qui débouche
Qui se rebouche encore
Et veut être creusé (*Encoches*).

On a souvent tendance à voir en Guillevic un poète de l'objet. Pourtant, à y bien regarder, si les choses, de préférence dures et solides, les outils, les landes ou la mer entrent dans ses poèmes, ce ne sont que points d'appuis, écrans où se projeter, interlocuteurs

relançant un monologue personnel. Guillevic n'est pas Lucrèce ; Guillevic, poète du sujet, poète matérialiste, ignore tout animisme, tout fétichisme, tout mysticisme.

Sa poésie répond à la définition de Valéry « ... essai de représenter, par les moyens du langage articulé, ces choses où cette chose que tentent obscurément d'exprimer les larmes, les caresses, les baisers, les soupirs, etc. et que semblent vouloir exprimer les objets dans ce qu'ils ont d'apparence de vie ou de dessein supposé ».

« Encoches » et « Paroi », les deux derniers recueils de Guillevic donnent la mesure de l'obstination du poète à s'assurer dans le dur, à se mesurer : « (Il) en revint chargé de sa dimension » (*Encoches*).

De cette confrontation opiniâtre que Guillevic mène depuis plus de trente ans avec son langage serré, se refusant aux séductions des images, efficace, et dont tous les coups portent (bûcheron ou boxeur) se dégage une possible victoire, une possible sérénité, aussitôt remise en question.

Traduire l'impossible
En possible joie
Aller le chercher
Sur les flancs du monde
A longueur de force (*Encoches*).

Guillevic n'est cependant pas Sisyphe : il s'accroît à chaque étape en même temps que s'accroît ce besoin de s'accroître.

« Paroi » me paraît à cet égard exemplaire, non pas suite de poèmes, mais long développement d'un tâtonnement, de tentatives pour confondre nos limites, dirais-je nos aliénations?, comme une émergence du flasque, du grouillant, du dégoulinant, du fermé, du froid, de l'incertain vers le dur, où cogner, où graver, où pouvoir mener « le combat de l'espace ouvert », pour étendre nos pouvoirs, tenter l'épreuve. (Une étude systématique de la répartition du vocabulaire de l'obscur au clair, du mou au solide, etc., dans le cours du poème contribuerait à définir sa trajectoire.)

Ce long poème qu'on ne peut dissocier est aussi bien une thérapeutique par le langage que Guillevic explicite :

« Ou bien parlez-moi
Plutôt du langage.

C'est par lui qu'on tient,
Par lui qu'on attaque et qu'on se défend. »

Ce livre têtue avec sa complexité en même temps que son économie, bref sa densité (angoisse, humeur, lucidité, hargne...), est une somme que je ne saurais trop conseiller.

François LUXEREAU.

ROLLAND DOUKHAN, Le Jeune homme-silence (Ed. P.-J. Oswald).

Le premier livre de Rolland Doukhan est un livre de maturité, habité par une voix singulière, prenante, qui pour s'être tenue pendant longtemps hors de la rumeur littéraire, semble sourdre des profondeurs purifiée, assumant avec gravité un lyrisme, un *chant continu*, dans l'entrelacs des vers et de la prose, dont les modulations nervaliennes, les accents parfois romantiques, mais aussi le recours au récit, au dialogue, au théâtre imaginaire, mettent au défi les classifications d'école. Architecture complexe, musicale, qui met en

jeu la diversité d'instrumentation d'un langage où la poésie circule librement, biologiquement, par un système subtil de vases communicants, et trouve son unité dans la transmutation des formes, conçue comme un *montage* au sens cinématographique du terme, où les éclats du miroir intérieur, volontairement brisé, procèdent à de multiples réfractions, à des spectrographies contradictoires par lesquels l'inventaire de toute une vie, l'aventure secrète de la sensibilité blessée aux arêtes du réel, s'inscrivent dans la parole unique d'un homme. Mais cet homme, ce personnage, le Jeune homme-silence, c'est en même temps un double, un dépassement de la confession — avec ce qu'elle peut comporter d'impudeur dans le pathétique au premier degré — par la dérision, la critique et l'humour noir. Le monde du poète est celui de la sincérité, de la tendresse, de la vérité, toujours impossibles, toujours remises en cause. Sous l'effet des métamorphoses successives que leur fait subir une vision — ou une révision — synoptique, les alluvions des souvenirs, les destins vécus ou réinventés, s'ordonnent comme un tableau — comme la description d'un tableau, telle cette toile de Picasso, *La Reine Isabeau*, mise en scène, animée par le regard qui la traverse et remonte le cours du fleuve vers sa source intuitive — mais un tableau qui refuse la fixité du trait et de la couleur et ne cesse de produire de nouveaux enchaînements de rythmes, de pensées, matière constamment remodelée d'un roman qui serait la vie, et sa morale souvent amère, nourrie du malheur des autres, de l'indifférence, de l'aveuglement. Forêt du désenchantement d'une Brocéliande où le silence même et l'ombre nous donnent les clefs d'une leçon de vivre à l'écoute des autres, à l'écoute du monde, à ce degré d'intensité où la poésie dresse contre la mort, l'usure du temps, la digue d'une inépuisable lumière.

Charles DOBZYNSKI.

GERARD CLERY, Roman de l'île suivi de Folle à Bonheur (Oswald).

Ce nouveau livre de Cléry m'apparaît comme un fruit pulpeux et mûr qui laisserait en bouche un goût amer, « L'odeur du monde qui tourmente ». Cette appropriation sensuelle du temps, de l'espace et des êtres, appropriation qui se retourne sur son auteur (regard regardé) se développe dans un langage riche et charnu, hautain parfois, à la limite de l'écart, qui se dessinait déjà dans la tension des « Quotidiennes », publiées il y a deux ans.

François LUXEREAU,

PHILIPPE JACOTTET, Paysages avec Figures Absentes

Feuilletant tout d'abord distraitement ce livre, j'avais été arrêté par le titre d'une de ses proses, « Si simples sont les images, si saintes », et quelques pages plus loin je m'étais attardé à relire cette lettre si bouleversante d'Hölderlin, datée de juillet 1799 : « ... Quand je serais un enfant aux cheveux gris, je voudrais que le printemps, l'aurore et le crépuscule me rajeunissent chaque jour davantage, jusqu'à ce que je sente venir la fin et que j'aie m'asseoir dehors pour m'en aller vers la jeunesse éternelle. »

Cela situait pour moi les autres textes dans un certain champ. On connaît Ph. Jacottet comme poète bien sûr mais aussi comme l'un des traducteurs d'Hölderlin dans *La Pléiade*. Et la démarche du livre se trouve éclairée par cette partie consacrée au grand poète : « Tout chez lui naît toujours d'une rencontre ou d'un heurt avec l'illimité

qu'il appelle volontiers aussi le Sacré... Ce Sacré, ces Dieux, il arrive à Hölderlin de les sentir tout proches. »

Il est malaisé de caractériser ce livre — tantôt l'étude d'un poète donc, tantôt réflexion sur la peinture, parfois prose descriptive, toujours élucidation du fait et du phénomène poétiques avec, au cœur, des éclats. Cette saisie se fait *en marche* (« Et le monde, si l'on y songe, n'est pas à l'ancre »). Que de fois l'on retrouve mentionnés les actes du poète : durer, tenir, s'adjoindre, rejoindre, mesurer, persister, courir au loin, se perdre.

« J'ai pu seulement marcher, marcher encore, me souvenir, entrevoir, oublier, insister, redécouvrir, me perdre. »

Ainsi, dans ces textes d'où l'homme étrangement n'est pas absent mais semble se contenir devant l'appel des images, on va sans cesse de l'impatience à saisir « tout de suite, avant toute pensée » car « sans cesse autre chose étonne », au recroquevillement de la pensée sur le langage incompatible avec la lecture de la terre, du ciel, d'une couleur, d'une lumière ou d'un cri d'oiseau. Langage qui se fait blason mais dont les prestiges même deviennent entraves (« Ces images en disent toujours un peu trop, sont à peine vraies »). C'est comme si le langage tâtonnait non pas pour traduire l'image mais pour trouver dans l'image « ce qui étonne, se dérobe, dure », ce chemin du centre où tout s'apaise et s'arrête, « le tout à fait simple qu'il est impossible de dire ». C'est alors le règne des « comme si », des « il me semble », des « on dirait ». c'est « l'irritation de n'avoir rien su dire, l'impatience des bords de côté ». Le milieu du livre : « Travaux au lieu-dit l'étang » est tout entier à cette errance des mots qui égarent autant qu'ils servent à reconnaître (« Et me voilà tâtonnant à nouveau, trébuchant, accueillant les images, pour les écarter ensuite, cherchant à dépouiller le signe de tout ce qui ne lui serait pas rigoureusement intérieur »). Et puis, au milieu de ces longues périodes, c'est soudain un fragment, un « débris d'harmonie ». On a alors l'impression d'une irruption, comme si le langage, par un radieux oubli de ses mots s'était fondu dans ce qui l'appelait. Le plus simple est trouvé :

« L'oiseau le plus proche crie faiblement, toujours aux mêmes intervalles. Les feuilles qui touchent la lumière aveuglent. »

Là est la chance du poète que son angoisse tenait à proximité de l'harmonie, et c'est pourquoi ce livre touche et incite, car les images sont des paroles « toujours plus lointaines, plus merveilleuses, dans ces sortes d'enclos où veille un seul peuplier ».

« Si simples sont les images, si saintes,
Que parfois on a peur, en vérité,
Elles, ici, de les décrire... »

Claude ADELEN.

I

JEANPYER POELS, *Un accueil d'horizon* (Ed. Fagne).

II

LES CAHIERS DU CHEMIN, N° 10.

Au sommaire Jean-Luc Parant, Roger Borderie, Le Clézio, Claude Mouchard, François Coupry, Jean Roudaut et Jude Stephan...

III

CHANGE 7, Le groupe la rupture.

Breton, Aragon, Artaud, Bataille, Leiris, Klossowski, Laure, A. Jouffroy, J.-C. Montel, J. Peignot, Ph. Boyer, B. Noël, Mitsou Ronat, Geneviève Clancy, J.-P. Faye...

IV

HEROS - LIMITE, Ghérasim Luca (Ed. Le Soleil Noir).

Une réédition du très beau livre de G. Luca, dessins de Jacques Hérold...

V

QUATERNAIRE N° 7 - COMPOSITION (S)

Dans Quaternaire, des poèmes qui *sonnent* tous avec un curieux ensemble et une originalité qui tranche sur la production poétique coutumière. Je pense en particulier à ceux d'André Six, Michel Vachey, Jean-Pierre Verheggen... Des poèmes aussi de Michel Deguy et un article du même sur le livre de Henri Meschonnic « Pour la Poétique ». Quant à la plupart des autres critiques de la Revue, elles semblent *littéralement affolées* (mais ceci est intéressant) par les problèmes théoriques de la poésie actuelle...

P. L. R.

JARRY (à propos de)

Des amis m'avaient signalé quelques perles contenues dans une revue marseillaise. J'avais l'intention de répondre, mais à constater le degré d'abaissement où sont arrivés les fantassins et les cantiniers de telle ou telle re-vue parisienne, cette réponse devient totalement inutile. Je ne saurais évidemment intervenir à propos d'un style qui oscille entre l'affirmation fanatique et la délation. On voudra donc bien considérer cette note comme le point final mis à toutes formes de relations de ce genre.

Paul-Louis ROSSI.

Regen

In der Welt der zerstörten Bilder,
der ungläubhaften Schriften
bezeichnet der Regen die Fassaden
mit Eindeutigkeit :

Schau meine Werke, feucht und
fröhlich : Fäulnis
verbreitend, die Leben ist.
Aqua destillata gebiert
nichts : Reinheit
ist fruchtlos.

Studiere den Regen : jeder Tropfen
ist wahr.

Pluie

*Dans l'univers des images détruites
des écrits incroyables
la pluie marque les façades
d'un signe sans équivoque :*

*Contemple mes œuvres, humides et
joyeuses : répandant
la putréfaction, qui est la vie.
Aqua destillata n'enfante
rien : la pureté
est stérile*

*Etudie la pluie : chaque goutte
est vraie.*

(traduction Alain Lance)

Schatten entziffern

Wer zu lesen verstünde
die Buchstaben die keine sind :
bemooster Ziegel vom Dach
brandiges Holz noch vom Krieg
Blöcke geborstnen Betons

und die Schatten am Morgen
korrigiert von den Schatten des Abends
in den Häuserzeilen
zwischen denen
alle Wahrheiten stehen.

Déchiffrer les ombres

*Qui s'entendrait à lire
les lettres qui n'en sont point :
la tuile moussue du toit
le bois noirci encore de la guerre
les blocs du béton éclaté*

*et les ombres au matin
corrigées par les ombres du soir
dans les lignes des maisons
entre lesquelles
on peut lire toutes les vérités.*

(traduction Alain Lance)

Elégie

Nicht schlafen nicht wachen das Herz
Durchs Schlüsselloch aufsteigt Orion Schnee
Immitten des Zimmers am Boden
Das letzte Grün ein Laubblatt rasselnd

Elégie

*Ne pas dormir ne pas veiller Le cœur
Par la serrure Orion s'élève Neige
Au mitan de la chambre Sur le sol
L'ultime verdure Crissement d'une feuille*

Elégie (2)

Nach Catull

“ Ich liebe dich ”, sagte sie laut, als ich zum siebten Mal anfang
Sie zu verspunden, “ niemals lüg ich dich an ! ”
Natürlich. Ich glaube ihr gern, dass sie, solange sie es ausspricht
Selber sich glaubt. So schreibt man im Frühjahr auf Eis.

Elégie (2)

d'après Catulle

*Je t'aime, dit-elle à pleine voix, quand pour la septième fois je me mis
A l'embonder, jamais je ne te mentirai !
Certes. Je veux bien croire que tant qu'elle le proclame
Elle-même y croit. Ainsi écrit-on sur la glace au printemps.*

(traduction Alain Lance)

La Quinzaine
littéraire

La Quinzaine
avec **Erstouchenko**
Korenski et **Saul Bellow**

La Quinzaine
avec **Aron**
Michaux
Censure en France
Le roman sur **Baudelaire** ?

La Quinzaine
Lettres inédites de Pavese
Pour ou contre **Lacan**

La Quinzaine
Lukas s'explique
Livres 2, 4 et 5
Livres pour café
L.S.D.

La Quinzaine
Sartre

La Quinzaine
Lac
à Po

Le 1^{er} et le 15
de chaque mois
Tout sur
tous les livres

action poétique n° disponibles

26. — **INEDITS DE PIERRE MORHANGE - SIX POETES ET UN CRITIQUE** (Bellay, Cousin, Della Faille, Godeau, Perret, Venaille et G. Mounin)...
27. — **POEMES ESPAGNOLS DE COMBAT** et Tzara, Lowenfels, Volker Braun, Paul Chamberland...
30. — **NOUVEAUX POETES HONGROIS, POETES DE LA R. D. A.,** et Sten, Malrieu, Zili, Venaille...
31. — **UMBERTO SABA** (traductions et étude de Georges Mounin) et Alberti, Enzensberger, R.-F. Retamar...
- 32-33. — **VLADAMIR HOLAN** et Salvatore Quasimodo, Pierre Morhange, René Depestre...
34. — **OU EN EST LE ROMAN ?** par René Ballet, Yves Buin, Claude Delmas...
35. — **POEMES DU SUD-VIETNAM — NOVOMESKY — KHELEBNIKOV** et J. Rousselot, C.-M. Cluny...
36. — **LA 1^{re} POESIE LYRIQUE JAPONAISE** et A. Liehm (Intervention au 4^e congrès des écrivains tchécoslovaques) et A. Barret, P. Lartigue, P. Venaille...
38. — (Formule « poche ») : **POETES POPULAIRES CHINOIS**, trad. et prés. par M. Loi, quatre poètes tchécoslovaques, Wilhelm Reich, Jouffroy, Faye...
39. — **POETES IRANIENS D'AUJOURD'HUI**, trad. et prés. par A. Lance, et A. Adamov, Biermann, Blalk, Frénaud, M. Regnaut, Michel Vachey, P. Venaille...
40. — **PROSES POETIQUES**, et Celaya, Kirsanov, Bouritch.
- 41-42. — « **TEL QUEL** » et les problèmes de l'avant-garde, et Regnaut, Vargaffig, Deluy, Ritsos.
43. — **MAI 68** : Poèmes suivis d'un débat, A. Jdanov : discours, Henri Deluy : note à propos du Jdanovisme, Mitsou Ronat : Trois essais de formalisation en linguistique, et Paul Louis Rossi, Claude Adelen, Gabriel Rebourcet, Maurice Regnaut...
44. — (Nouvelle formule) **DU REALISME SOCIALISTE** et Ismaël Kadare (poète albanais), P. Lartigue, C. Dobzynski, P. L. Rossi, Claude Delmas...
45. — **POESIE YIDICH**, trad. et prés. Ch. Dobzynski, et J. Roubaud, Joseph Guglielmi, Alain Lance, Mitsou Ronat (sur M. Leyris), Elisabeth Roudinesco (L'inconscient et ses lettres).
46. — **SPECIAL BERTOLT BRECHT** : M. Regnaut, V. Braun, P. Schütt, A. Lance, J. Talleur, H. Deluy, M. Gansel, E. Roudinesco, H. Roussel. — Poèmes : Gyorgy Somlyo, Vassilis Vassilikos, Lionel Ray, Maurice Regnaut.

Jusqu'au 44 : le n° : 3,90 F — numéro double : 6,30 F

A partir du 44 (Inclus) : le n° : 9 F — Quatre n° : 34 F (France) — 38 F (Etranger)

Recueils publiés par « action poétique » :

« **Cet oblique rayon** », poèmes de Gérard Neveu, lithographies de Pierre Ambrogiani, Louis Pons, Michel Raffaelli, Pierre Vitali, Jacques Winsberg : 50 F.

« **Un poète dans la ville** », poèmes de Gérard Neveu, montage de Jean Malrieu et Jean Todrani : 5 F.

Titres disponibles dans la collection « Alluvions » :

Yves Broussard : **Du jour au lendemain** / Pierre Guidi : **Stricte vérité** / Gérard Neveu : **Les 7 commandements** / Luc Boltanski : **Poèmes Galil** : **Le maître-mué** / Michel Flayoux : **Fenêtres ouvertes** / André Portal : **On peut vivre** / Denise Miège : **Gestuaire**.

Chaque volume : 2,50 F — 8 volumes : 16,00 F

action poétique

bulletin d'abonnement
ou de réabonnement

Nom : _____ Prénom : _____

Profession (si vous désirez la préciser) : _____

Adresse : _____

— Je m'abonne pour _____ an (s) à la revue **Action Poétique**.

1 an (4 n ^o)	France	30 F.	Etranger	36 F.
2 ans (8 n ^o)		60 F.		72 F.
Soutien (4 n ^o)		100 F.	(8 n ^o)	200 F.

— Je désire également recevoir :

- Le ou les volumes suivants parmi ceux publiés par **Action Poétique** :
- Les numéros suivants parmi ceux encore disponibles de votre revue :

— Je vous adresse la somme totale de _____ F. par (1) :

- | | |
|-------------------|-----------------|
| - chèque postal | - mandat postal |
| - chèque bancaire | - mandat-lettre |

Action Poétique, 4.294.55 Paris, 19, rue E.-Dubois, Paris (14^e).

A _____ le _____
Signature :

P.-S. — Je vous prie de bien vouloir adresser de ma part un numéro spécimen, accompagné d'un bulletin d'abonnement, aux personnes dont les noms et adresses suivent :

(1) Rayer les mentions inutiles.

**PIERRE
JEAN
OSWALD
EDITEUR**

**HANIEL
LONG**
LA MERVEILLEUSE
AVENTURE DE
**CABEZA
DE VACA**
suivi de Malinche

"Ce récit illumine la
confusion sanglante de nos
débutants ici..." (Henry Miller)

"La source de la liberté" 9,90 F

**HENRY
MILLER**
**LE TEMPS
DES ASSASSINS**
(Rimbaud)

"...Le symbole des forces
explosives qui sont en train
de se manifester".

Un essai capital sur la poésie !

"P.J.O.-Poche" 6,00 F

TCHICAYA U TAM'SI

**ARC
MUSICAL**

précédé de Epitomé

En un volume : le Grand
Prix du Festival de Dakar 1966
et un recueil inédit

"P.J.O.-Poche" 5,00 F

**LE MAUVAIS
SANG**

suivi de Feu de brousse
et A triche-cœur

Les trois premiers recueils
du poète africain
le plus important
de la nouvelle génération.

L'aube dissout les monstres 12,00 F

**NUMA
SADOU**
ORATORIO

D'après "Oratorio concentra-
tionnaire" du Théâtre de
l'Orbe.

un théâtre d'incantation
et de violence.

Créé à Nice en 1968.

"Théâtre en France" 9,00 F

**MAURICE
REGNAUT**
AUTOJOURNAL

L'univers hallucinant
de la voiture vu par un
pont schizophrène :
un texte incomparable.

Hors-collection 9,00 F

JEAN MALRIEU
**LE NOM
SECRET**

suivi de
La Vallée des Rois

Préf. de Georges Mounin

« Un événement poétique »
(Jacques Borel)

"P.J.O.-Poche" 6,00 F



CATALOGUE
et commandes particulières :

Éditions P.J. Oswald
16, rue des Capucins, 14-Nonfleur
C.C.P. Rouen 2.201.95 V.

**VOLKER
BRAUN**
PROVOCATIONS
pour moi et d'autres

Révélé par Stephan Hermlin,
un des premiers poètes
est-allemands actuels.

Bilingue

Trad. et prés. par Alain Lance.

"Pays socialistes" 13,50 F

**NOUREDDINE
ABA**
**MONTJOIE
PALESTINE !**

La réaction passionnée d'un
poète algérien à la "Guerre
des six jours" : un réquisitoire
d'une violence implacable.

Préface de Jack Deumal.

"Théâtre africain" 6,00 F

**ABDELLATIF
LAABI**
**LA POÉSIE
PALESTINIENNE
DE COMBAT**

Le premier panorama
de cette poésie en France.

Avec une étude socio-historique, deux
entrevues de Darwich et Al Oasim
et une bibliographie.

"Pays arabes" 6,90 F

**ANDRÉ
BENEDETTO**
**ROSA
LUX**

Pour le 50^e anniversaire de
son assassinat, un hommage
à Rosa Luxembourg.

Créé à Avignon en juillet 1970.

"Théâtre en France" 6,00 F

**THÉÂTRE
POÉSIE**

Diffusion :

MASPERO

1, place Paul-Painlevé
Paris 8^e 833-41-10

Toulouse : Privat

**ANDRÉ
BENEDETTO**
EMBALLAGE

L'homme qui ne possède
rien que lui-même se vend.

Une entreprise sans précédent
le 1^{er} chap. du Capital porté
au théâtre : la marchandise.

Meilleur spectacle off festival
d'Avignon 1970.

"Théâtre en France" 6,00 F

LE PAVILLON

ROGER MARIA ÉDITEUR

5, rue Rollin, Paris-V^e - Tél. 326-84-29 - C. C. P. Paris : 10.865.02

- André WURMSER :
L'Eternel, les Juifs et moi
Avec une lettre liminaire de Roland LEROY 12 F
- Gilles PERRAULT (auteur de « L'Orchestre rouge »)
Du service secret au gouvernement invisible (La C. I. A.) 7,50 F
- Jean-François LE NY :
Psychologie et matérialisme dialectique 9 F
- Henri GUILLEMIN :
Madame de Staël et Napoléon ou Germaine et le Caïd Ingrat 14,80 F
- Maurice BOUVIER-AJAM, Président de la Société d'étude d'histoire économique et sociale de la France
Essai de méthodologie historique
Préface de Gaston WIET, de l'Institut 9 F

Vente aux libraires :

ODEON-DIFFUSION, 24, rue Racine, Paris-V^e - Tél. 033-77-95

LES LETTRES *françaises*

ARAGON
dirige

LES LETTRES *françaises*

l'hebdomadaire qui publie très souvent des textes de jeunes poètes et d'une manière permanente la critique de poésie de René Lacôte.

Abonnement d'essai de 3 mois : 25 F

**Les Lettres françaises, 5, rue du Faubourg-Poissonnière, PARIS (9^e).
C.C.P. 152 25 Paris.**